

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'enfer en ce jardin

Frédéric Martin

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37718ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, F. (2000). L'enfer en ce jardin. *Lettres québécoises*, (100), 31–32.

L'enfer en ce jardin

Encore balbutiant voilà vingt-cinq ans, le domaine de la traduction a pris ici, en peu de temps, un bel essor. Les lecteurs québécois y auront gagné de mieux connaître les écrivains canadiens-anglais puisque ce sont essentiellement eux que l'on traduit. Phénomène qui, du reste, n'a rien d'étonnant...



TRADUCTION
Frédéric Martin

PARCE QUE S'Y CÔTOIENT TOUS LES GENRES, la rubrique « Traduction » paraît volontiers bizarroïde. Et occupe, pensera-t-on d'emblée, un champ vaste. L'apriorisme appelle cependant des nuances. Les écrivains anglo-saxons, latino-américains, asiatiques ou originaires de l'Europe non francophone sont d'abord traduits par la France. Aussi la traduction, au Québec, concerne-t-elle, en quasi-totalité, des auteurs canadiens-anglais ou anglo-québécois... à la condition qu'ils n'aient suscité (grâce à leur agent littéraire) l'intérêt d'un éditeur français : Mordecai Richler est traduit — généralement fort mal — chez Calmann-Lévy, Robertson Davis et Michael Ondaatje aux Éditions de l'Olivier, Margaret Atwood chez Robert Laffont... Il faut ajouter que la promotion d'un écrivain parlant une autre langue n'est guère aisée, que de surcroît l'aide gouvernementale tend à s'amenuiser¹. Dès lors nos maisons traduisent avec circonspection, sinon parcimonie.

Mais elles traduisent tout de même, donc, et peuvent compter sur d'excellents traducteurs : les Charlotte et Robert Melançon, Dominique et Jean-Pierre Issenhuth, Paule Noyart, Hélène Filion, Hélène Rioux, Daniel Poliquin, Ivan Steenhout... C'est d'ailleurs en grande partie grâce à ce dernier — et à l'éditrice Marie-Madeleine Raoult, de la Pleine Lune — qu'est diffusé en français Trevor Ferguson, un anglophone né en Ontario mais qui a grandi à Montréal, et dont l'œuvre parle abondamment du quartier Parc Extension.

Dès la parution, en 1996, de *La vie aventureuse d'un drôle de moineau* — que traduisait Jacques Fontaine —, Ferguson devint sans doute l'écrivain le plus populaire de la Pleine Lune. Phénomène rarissime, tant les livres écrits dans une autre langue sont relégués au seul succès d'estime. Mais Ferguson a conquis la critique, qui fut dithyrambique, et le public. La rumeur torontoise, déjà, le comparait aux Irving et Dickens, et il est vrai que ses fictions peuplées de personnages fantaisistes enrichissent notre paysage littéraire d'éléments qu'on n'y trouve pas si souvent. Chez Ferguson, le roman d'aventures se double en outre d'épopées tragiques et brutales, comme dans *Train d'enfer* et *La ligne de feu*, traduits en 1998, et ces dimensions composent une œuvre solide qui aura su faire écho auprès du lectorat francophone.

Bien que reconnu comme un écrivain canadien important et appartenant à la génération des aînés — il est né en 1933 —, Timothy Findley, lui, n'a été que sporadiquement traduit. Le volumineux et roboratif *Headhunter*, publié en 1993, constitue-t-il sa grande œuvre ? Voilà du moins un roman-choc qu'on aura pu lire en 1996 (traduit par Nésida Loyer chez Boréal). Si ce *Chasseur de têtes* de 600 pages souffre de longueurs, Findley y affirme toutefois un style puissant et y dépeint le monde actuel avec une crudité rare. À cause d'une spirite schizophrène qui possède le don étrange de faire sortir les personnages des livres, en un fatal instant, Kurtz, incarnation du Mal absolu créée par Joseph Conrad, s'échappe d'*Au cœur des ténèbres*. Cette figure connu mout avatars dont celui, notoire, qu'interpréta Marlon Brando dans *Apocalypse Now*, le film de Coppola. Chez Findley, Kurtz se métamorphose en directeur et psychiatre en chef du prestigieux Institut Parkin de recherche psychiatrique de Toronto. Gothique à souhait, *Chasseur de têtes*, qui se situe dans le très chic quartier de Rosedale, met en scène une société huppée, décadente et dépravée qui perpète des crimes atroces. L'abjection atteint son paroxysme au sélect « Club des Hommes » où des pères soumettent leurs fils et leurs filles à des jeux sexuels pervers, parfois jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ils sont peut-être rescapés de ces séances, ces adolescents hallucinés qui viennent s'échouer à l'Institut où officie Kurtz, sinistre maître d'œuvre d'un monde en proie à la dérégulation et au chaos. Imparfait sans doute, *Chasseur de têtes* n'en est pas moins éminemment troublant, qui donne à lire de notre fin de siècle une version cynique fort proche, au fond, du réel.

Mais le ^{xx}e siècle a-t-il produit pire abjection que l'Holocauste ? De l'évocation de cette période noire sont issus au moins deux grands livres. Le plus récent, *Fugitive Pieces*, est le premier roman de la poète Ann Michaels ; couronné de plusieurs prix lors de sa parution en 1997, il eut droit, dès 1998, à une superbe traduction de Robert Lalonde (sous le titre *La mémoire en fuite*, chez Boréal). On y suit, étalé sur quelques décennies, le parcours tourmenté d'un jeune Polonais dont la famille a été assassinée sous ses yeux et qui est sauvé par un archéologue grec. Campé en Pologne, en Grèce puis, pour finir, à Toronto, le roman se présente comme une variation vibrante et lyrique sur les thèmes de la mémoire, du deuil, du savoir et de l'écriture.



Mordecai
Richler



Trevor
Ferguson

Ce bilan ne saurait oublier, non plus, *Les mémoires barbelées*, de Matt Cohen (traduit par Daniel Poliquin en 1993, aux Quinze). Internée à Drancy quand elle était enfant, Mélanie, la mère du narrateur, échappe *in extremis* à Auschwitz et est protégée par deux jeunes hommes. Ce trio éternellement lié représente, pour l'avoir subie, toute la folie du siècle — folie nazie, folie soviétique, folie totalitaire — et incarne l'absolu de l'amour, de l'amitié, de la passion, du devoir. Pour ne rien oublier, Mélanie tient une « arithmétique de la souffrance »... Lira-t-on bientôt en français *Elizabeth and After* pour lequel Cohen remportait en 1999, juste après sa mort, le prix du Gouverneur général? Des maisons d'ici se sont en tout cas intéressées aux nouvelles de Cohen : en 1990 et 1992, XYZ éditeur publiait *Freud à Paris* et *Monsieur Vogel* (traduits respectivement pas Claire Dé et Daniel Poliquin), tandis que *Trotsky* paraissait à l'instant même en 1997 dans une traduction de Poliquin. Le lectorat francophone commence ainsi à avoir un aperçu parcellaire d'une œuvre brillamment postmoderne composée d'une vingtaine de titres.

Sur quelques « improbables »

La traduction nous offre parfois de ces surprises... Ainsi d'Elizabeth Smart, née à Ottawa en 1913 et morte en Angleterre en 1986. Elle publie son premier livre, *By Grand Central Station I Sat Down and Wept* — le best-seller du Brésilien Paulo Coelho, *Sur le bord de la rivière Piedra je me suis assise et j'ai pleuré*, en a à l'évidence copié le titre inspiré

d'un psaume —, en 1945 : un texte autobiographique extraordinaire d'intensité, qui appartient à ce genre indéfinissable qu'est la prose poétique. Alors qu'elle vit aux États-Unis, Smart découvre l'œuvre du Britannique George Barker. Elle invite le poète et son épouse à l'y rejoindre. Début d'une histoire classique et d'une passion désespérée : elle aime follement, lui un peu — pas assez, du moins, pour laisser sa femme. *By Grand Central Station (À la hauteur de Grand Central Station je me suis assise et j'ai pleuré)* raconte de façon poignante, jamais mièvre, cette passion et ce déchirement. Traduit par Hélène Filion, et publié chez Guernica en 1993, le texte de Smart eût pu ne jamais être accessible en français. Voilà ce qui s'appelle un petit miracle...



Margaret Atwood

Autre miracle que la traduction de *Memory Babe*, une biographie critique de Jack Kerouac signée Gerald Nicosia et publiée aux États-Unis en 1984. Ce Californien lorgnait un éditeur français, mais, en octobre 1987, lors de la Rencontre internationale Jack Kerouac, à Québec, il se lie avec notre compatriote Marcel Deschamps : ce dernier, fou de Kerouac — au point de s'y identifier — et bon traducteur, négocie un contrat avec Québec Amérique. Le travail est déjà bien enclenché quand Deschamps meurt subitement, en 1990. Élisabeth Vonarburg prend le relais. Un liminaire de Nicosia au texte français publié en 1994 incite à croire que les traducteurs ont amélioré le style original. Il reste que cette biographie de près de 800 pages, qui propose une solide analyse littéraire de l'œuvre considérable de Kerouac, est un modèle du genre. Et assurément l'un des meilleurs livres consacrés à l'auteur de *On the Road*.

Dans cette rétrospective forcément subjective du dernier quart de siècle, où je me serai sciemment limité à la littérature et où il s'avère que la production des années quatre-vingt-dix, surtout, m'apparaît marquante, je m'en voudrais de ne pas souligner, pour terminer, le travail de l'instant même en matière de traduction. Plus souvent qu'autrement, la maison de Québec aura cherché ces grandes voix canadiennes-anglaises qui appartiennent à une certaine périphérie. Ainsi de Steven Heighton et de son recueil de nouvelles *La rose de l'Érèbe* — titre original : *On Earth As It Is* —, paru en 1998 dans une traduction de Christine Klein-Lataud. Le nom d'Érèbe, fils de Chaos et frère de la Nuit, renvoie aussi à « un noir passage souterrain, que les morts de la Grèce ancienne devaient, croyait-on, emprunter pour gagner le Styx et traverser vers les Enfers ». Ne craignant ni les jeux temporels complexes ni les ruptures de ton, Heighton explore ici le monde en ses dimensions érotique, mythique, sacrée, et ce monde n'est pas, en effet, sans présenter quelque parenté avec l'enfer. Un enfer dont l'écriture extrêmement stylisée de ce nouvellier de talent nous laisse entrevoir les infinis méandres.

1. La traduction coûte cher, surtout lorsqu'elle concerne des auteurs plus ou moins connus, et n'existerait guère sans les programmes d'aide du Conseil des Arts du Canada (CAC) et depuis peu de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC). Voir, là-dessus, les articles de Francine Bordeleau : « La revanche des écrivains canadiens » et « La révolution anglaise », *Lettres québécoises*, n° 71 et 93, automne 1993 et printemps 1999.

LA POÉSIE QUI VOUS SORT

EN GRAND

4 FOIS L'AN

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE
LES TAXES SONT INCLUSES DANS LES PRIX

	1 an	1 an/4 n°
Régulier	—	□ 41,41 \$
Étranger (Transport inclus)	—	□ 69,02 \$
À l'unité :	11,50 \$	46,03 \$

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom: _____

Adresse: _____

Ville/Province: _____

Code postal: _____ Téléphone: _____

Télocopieur: _____ Courriel: _____

Je paye par chèque Visa mandat

N°: _____ Expiration: _____

Signature: _____

Payable à l'ordre de:

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 48772, Succ. Outremont, (QC) H2V 4N1.